

13.

## ÉLISE

### 1. "Savez-vous que j'encourage même ceux qui ne sont pas handicapés?"

Quand je l'ai vue pour la première fois, elle était en piteux état, couchée sur le dos, immobilisée, emmaillotée dans un corset rigide, des aines aux aisselles. Son accident remontait à peu de jours. De longs cheveux noirs presque irréels rendaient sinistres l'oreiller blanc et son étroit visage d'albâtre. Entre ses paupières fendues à l'orientale, une pupille sombre luisait. Ses lèvres charnues se figèrent dans un sourire horizontal. Contente de faire connaissance, elle me demande: "Comment ça va?" Posée par un handicapé, cette question embarrasse fortement l'être bien portant que je suis. Je mesure mes mots et mon ton: "Comparée à toi, je crois que je vais mieux!" Elle éclate faiblement de rire.

J'ai souvent revu Élise pendant qu'elle faisait, sous l'oeil attentif de sa thérapeute, les exercices nécessaires à tout paraplégique soucieux de retrouver le plus d'autonomie possible... Je n'ai jamais aperçu Élise autrement vêtue qu'en noir et blanc. Sans le savoir, portait-elle le deuil? Plus tard, elle m'expliqua son goût achromatique en poussant un simple "Bah!" Je n'ai pas insisté pour en savoir plus... Son mari est mort sur le coup, dans la collision.

Elle revient d'elle-même sur le sujet: "Vous allez peut-être rire de mes explications, mais si vous trouvez que j'ai la peau très blanche, les cheveux trop noirs et les yeux un peu tristes, c'est que j'ai de bonnes raisons... après tout ce qui m'est arrivé... Ha! Ha! Me voilà en train de partir à rire pour rien!" Élise préfère les larmes de ce genre à celles qui viennent du chagrin. Je lui demande naïvement comment elle se sent dans sa chaise roulante.

Élise fait une moue désabusée: "Comment je me sens dans ma chaise? Je vous répondrai que cela ne vous regarde pas et que je commence à avoir des doutes sur vos capacités de jugement. C'est une question idiote et inutile. Je vous dirai tout de même que plus le temps passe, plus je me débrouille facilement. Ma chaise n'est pas un gros handicap. Je n'aurais jamais cru que je m'y habituerai aussi vite. Le pire, c'est de penser que j'y serai toujours emprisonnée. C'est ça... emprisonnée."

Élise revient régulièrement faire du sport au gymnase de l'hôpital et nous faisons plus que nous croiser en nous disant bonjour: "Depuis mon retour chez moi, je mène à peu près la même vie qu'avant. Je vais partout, je sors beaucoup, j'amène ma petite fille avec moi, je vois du monde, je rencontre mes amis. Ce qui me manque le plus, c'est la présence de Pierre. Vous savez: il est mort sur le coup. À moi, on a sauvé la vie. Et dire que les choses auraient pu se passer autrement. Mais ça ne sert à rien de questionner. Il n'y a pas de réponse... Je me dis: j'ai toute la vie devant moi... À dix-neuf ans, je me sens l'entrain de recommencer en entier!"

Élise pousse sa chaise avec courage et vigueur: les grandes roues de métal qui l'escortent ne l'empêcheront pas de jouir de la vie. Elle me dit simplement qu'elle passe le plus clair de son temps à se trouver des buts et à les poursuivre. Mais elle ne peut s'empêcher de ruminer un peu. Entre elle et son mari, les choses commençaient juste à mieux aller après plusieurs mois d'ajustement difficile: "Imaginez: je tombe enceinte à dix-sept ans, et j'ai mon accident à dix-huit. Pierre et moi, on s'habitueait l'un à l'autre, on commençait à mieux s'aimer. On avait commencé à rien, pas d'argent, pas de meubles, pas de travail, rien! Il venait tout juste de commencer à gagner avec un ouvrage qu'il aimait. On avait déjà des projets de maison... Et tout d'un coup, comme ça, pof ! Terminé ! "

Comme la chose est bien évidente pour tout le monde, Élise ne s'était jamais imaginé durant une fraction de seconde de sa vie qu'elle deviendrait infirme un jour: "Ça, monsieur, c'est se faire prendre les culottes baissées. J'ai brailé à mon goût et ensuite ça a été fini. J'ai bien changé. Je me suis dit que j'avais peut-être besoin de cette aventure pour évoluer. Je n'ai vraiment pas fait de dépression et après quelques bonnes crises de rage,

je prends si bien la chose qu'il y a des gens déçus de mon optimisme. Savez-vous que j'encourage même ceux qui ne sont pas handicapés?"

## **2. "Mais le souvenir de ma petite fille est revenu et j'ai oublié mes jambes et la mort de mon mari..."**

Quand le choc eut lieu, Élise a pensé: "Qui va garder ma fille si je meurs?" Elle se rendait profondément compte de la gravité de la situation. La voiture qu'ils dépassaient se mit à doubler elle-même une autre qui roulait devant... Trois automobiles de front à la même vitesse durant cinq secondes. Pierre fut bousculé sur sa droite et la Chevrolet piqua dans le fossé profond avant de prendre l'allure d'un ballon rebondissant dans un champ. Élise raconte: "Les gens du siège arrière n'ont rien eu et ont pu sortir facilement. J'ai essayé de me lever et quelqu'un m'a dit de ne pas bouger. J'ai ressenti une grande douleur dans le dos, comme une grande brûlure. Je disais: "Dépliez-moi les jambes! Dépliez-moi les jambes!" J'avais l'impression que ça m'aiderait à moins souffrir. De la façon où j'étais placée, je ne pouvais pas les voir et je ne pouvais pas me rendre compte qu'elles étaient très bien allongées! "Élise a entendu un homme dire: "Regarde le gars. Il est mort." Un autre a répondu de la fermer. Élise a tout de suite pensé qu'il s'agissait du conducteur de l'autre voiture. Les ambulanciers ont dit: "On va s'occuper des plus graves. " Et ils ont aussitôt secouru Élise qui a pensé: "Donc, Pierre est correct... en tout cas, il est moins blessé que moi! " Avant de la glisser dans la camionnette, une piqûre l'a assommée. L'accident avait eu lieu en plein coeur du parc des Laurentides, à cinquante milles du plus proche hôpital. Pendant le trajet, Élise s'est rendu compte que l'autre blessé, couché dans l'autre civière, n'était pas son mari. Avant de refermer les yeux, elle se dit: "Pourquoi n'ont-ils pas mis Pierre avec moi?" Elle en conclut que Pierre était mort.

Avant d'être anesthésiée, un des chirurgiens la regarda, jeta **ensuite** un oeil triste à son compagnon et se passa l'index sur la

gorge. Élise comprit mais n'eut pas le temps de crier son désespoir. A son réveil, elle leur dit qu'elle ne voulait pas d'explication: "J'avais perdu mes jambes et mon mari. On aurait amplement le temps d'en reparler. J'étais trop étourdie pour raisonner comme du monde. J'ai seulement dit qu'ils n'auraient pas dû me sauver... Mais le souvenir de ma petite fille est revenu et j'ai oublié mes jambes et la mort de mon mari... C'est elle qui m'a empêchée de devenir folle!"

Dans les jours qui suivirent, Élise fit souvent le même rêve. Pierre venait la voir et pour la taquiner, il lui faisait des reproches: "Tu ne te lèves même pas pour venir m'embrasser!" Élise adoptait l'attitude de son mari et du fond de son oreiller, répondait: "Laisse faire, quand je vais retrouver mes jambes, tu vas en recevoir des coups de pied dans le derrière!" Les tranquillisants avaient un effet euphorique sur Élise.

"Ils ne m'ont pas laissée en paix longtemps et m'ont transférée ici pour des traitements et je vous dis que ça a commencé raide. On m'a mis un maudit corset bien serré pour retenir ma colonne. J'avais de la peine à respirer. Le dos me faisait mal terriblement. On me disait: "C'est normal au début!" Moi je disais que c'était anormal parce que ça faisait trop mal mais ils ne m'écoutaient pas. On m'asseyait quand même dans la chaise et on essayait de me prouver que la douleur était partie. On me donnait des pilules. J'avais beau me plaindre, ça ne donnait rien. J'ai demandé à voir le médecin qui a daigné se montrer la face huit jours après. Il n'avait pas le temps avant. Mais le visage lui a changé quand il a vu la bosse qui me poussait dans le bu du dos. Quand il a vu que ma colonne crochissait, il a ordonné une nouvelle opération. On m'a reposé des morceaux de métal pour recoller les vertèbres. Maintenant, tout est bien soudé, je n'ai plus besoin de corset et je peux rester longtemps assise, il le faut bien, sans me fatiguer.....

### **3. "C'est long la réadaptation. Il vaut mieux devenir handicapé quand on est jeune."**

Pour l'amuser, je joue l'animateur du petit écran: "Pour bénéfice de nos nombreux téléspectateurs, chère Élise, pour-

riez-nous indiquer la nature de vos différents problèmes au plan physique?" Élise prend le ton de la fausse vedette: "Eh bien! Voici: je bouge mes jambes, un peu, je me sens les cuisses. Pour mon urine, je porte une sonde à demeure. C'est pratique, malgré le danger d'infections. Que voulez-vous? Je ne suis pas bâtie de manière à pouvoir m'ajuster un condom... Je fonctionne aux suppositoires aux deux jours. Et même si les muscles de la région abdominale peuvent pousser sur mes selles, je trouve bien longues et exténuantes ces séances aux cabinets. Je préfère me débrouiller toute seule, sur un piqué, dans mon lit... J'espère que les imbéciles de téléspectateurs qui regardent mon entrevue seront satisfaits. Mais qu'ils ne s'imaginent pas qu'ils me verront un jour sur film en train de vaquer à ces petites occupations personnelles et intimes!"

On sent bien qu'Élise n'aime pas à parler des effets de son handicap, mais en raison de l'amitié qui nous lie, elle fait une exception... Et je suis agréablement surpris d'apprendre qu'elle sera cet été, gérante d'un club de balle molle de filles: elle jouait arrêt-court pour ce même club l'an dernier. Elle n'a qu'un but: gagner le championnat juvénile féminin de la ville et qualifier son équipe pour les finales provinciales.

"L'été fini, j'organiserai du ballon-balai. Je veux être coach et en même temps secrétaire de la ligue. J'aime à compiler les statistiques et c'est mon beau-frère qui les photocopie à son bureau. Ça passe bien le temps." Cela aide d'avoir l'esprit sportif.

Élise me montre des photographies prises sur un terrain de camping, près d'une piscine et dans un canot. Le bikini est noir et **c'est toujours la même grande fille, élégante, svelte, souriante**. Je m'informe: "Ces photos sont-elles d'avant ton accident?" Elle dit: "Non, elles sont de la semaine dernière. Je ne tenais pas à montrer mon fauteuil roulant. Je le vois assez tous les jours....."

Elle est toute fière de me dire ce qui suit: "Je vais m'acheter une auto. Les assurances de mon accident ne sont pas encore réglées mais le vendeur va m'accorder un prêt à taux raisonnable. Je vais avoir un coupé deux portes. Une affaire de dix mille piastres, y compris l'adaptation de la conduite. Je vous ferai faire un tour. Savez-vous combien coûte l'assurance? Hi! Hi ! Seulement douze cents piastres par année!"

Moi, je ne ris pas: que d'argent, quelle folie! Je ne dis rien. C'est qu'en me mettant à sa place, dans des circonstances similaires, ma réaction serait probablement identique à la sienne. Élise me signale son envie d'aller à l'endroit même de l'accident qui a tué son mari... pour s'aider à mieux accepter le destin. Au hasard, je demande: "Pourquoi as-tu l'air d'être aussi heureuse?" La réponse vient avant la fin de la question: "Monsieur, il me reste ma petite fille de dix-sept mois et elle est dangereusement en forme... comme sa mère ! "

La fillette, telle que décrite par Élise, semble comprendre l'incapacité physique de sa mère à se déplacer. Alors, il est plaisant pour elle de faire de petits mauvais coups pour attirer l'attention: "Un jour, elle vide le sucrier sur la tuile de la cuisine. Je me sors de ma chaise et en me traînant à quatre pattes, je répare le dégât. Pendant ce temps, Johanne a couru dans la chambre, vider une boîte de poudre sur le lit... Ça ne donne rien de crier. Cinq minutes après, elle vient se faire cajoler. Il est trop tard pour la disputer. "

Élise a neuf frères et soeurs. André, qui a vingt-deux ans, a accepté d'aller vivre avec elle et de jouer le père avec Johanne. **Il travaille irrégulièrement, joue sur l'assurance-chômage** et donne un coup de main au ménage et à l'entretien: "Malheureusement, j'ai peur de le perdre. Il parle de s'en aller travailler à la Baie James."

Élise n'envisage pas pour le moment de se trouver un homme. Au contraire, elle avoue avoir besoin de vivre son adolescence en profondeur. Charmante comme elle est, il ne serait pas étonnant qu'elle reçoive des demandes sentimentales et sincères: "Non. Je me repose, je prends des forces. Il en faut pour endurer un homme. Et puis, j'ai peur qu'ils ne s'intéressent à moi seulement pour l'argent de mes assurances. Vive la prudence! Et ça prendra un homme spécial pour épouser en même temps une chaise roulante!"

Élise demeure dans son ancien appartement. Elle a réussi à convaincre le propriétaire d'élargir une porte et d'enlever une garde-robes. Elle se tient après les meubles et va chercher le nécessaire dans les armoires, en autant que la chaise à roues est dans les parages. Elle fait la cuisine, se spécialise, paraît-il,

dans la tarte aux pommes, le ragoût de pattes et la pizza. Je suis invité pour un de ces soirs.

On imagine le tableau suivant étant donné qu'Élise s'occupe beaucoup de Johanne. Je vois la mère, dans sa chaise roulante, pousser devant elle une petite voiture d'enfant d'où dépasse une petite tête noire. Johanne et Élise, des jumelles à quinze ans de distance... L'autre jour, c'était Élise qui se faisait conduire par la petite qu'on voyait à peine derrière, toute contente de voir tourner les grandes roues de métal: une petite cause produisant un grand effet.

Par curiosité, j'émets des doutes sur l'avenir, les conséquences imprévues de son handicap, un peu sur tout: "Vous ne réussirez pas à m'empêcher de dormir. Et d'ailleurs, je sais que vous avez confiance autant que moi... Mais c'est long la réadaptation. Il vaut mieux devenir handicapé quand on est jeune. Elle dit cela sur un ton à la fois ironique et sérieux.

#### **4. "J'en ai un nom pour votre livre: La Psychologie de la Colonne Vertébrale."**

Élise n'a pas toujours le goût d'aller courir partout, mais elle a une bande d'amis dynamiques qui la tourmentent sans arrêt: "Envoie, viens-t'en avec nous autres, on te sort." Serge, Micheline, Anne, Jean-Pierre, Raymond, Marie, elle me récite leurs prénoms comme si je les connaissais. C'est injuste: elle a trop d'amis alors que d'autres handicapés crèvent lentement tout seuls: "Je suis bien prête à leur en passer!"

Malgré des maux de tête qui la tourmentent assez souvent, Élise accepte. Une fois sortie de la maison, les céphalées s'évanouissent: "La tête me guérit. Ça doit être psychologique!" Quand Élise recevra ses assurances, elle se promet une grande maison avec des portes larges et coulissantes et pas la moindre marche d'escalier et de grandes pièces pour recevoir tous ses amis: "On va en virer des parties de fun!"

"Mon mari n'était pas très sorteur alors que moi, je suis toujours sur une pinotte! Quand je me vois prise pour regarder la télé une soirée de temps, les tracas me prennent. Je ferme

l'image et je lis du Agatha Christie. Il ne m'en reste que cinq ou six et je ne me fatigue pas. Plus tard, je lirai des choses sérieuses, comme des livres qui nous disent comment vivre et comment trouver des solutions aux problèmes de la vie." Elle a bien hâte de jeter un coup d'oeil sur le chapitre que je me propose de lui consacrer.

Et voilà Élise qui me demande de l'aide: "Pourriez-vous intervenir dans ma famille? J'ai bien de la misère toute seule, à leur faire comprendre que ce qui nous arrive, ce n'est pas toujours de notre faute...Il y a des périodes où tout va bien, où je suis encore la bonne petite fille de la maison. Mais il y a des jours, ils me reprochent indirectement d'être tombée enceinte à dix-sept ans, comme si c'était une chute... Ensuite, elles me parlent de mon accident, comme s'il s'agissait d'une punition du Bon Dieu. Moi, je me dis: "Si le Bon Dieu est bon, il ne punit pas, il comprend." Mais c'est dur de leur passer le message."

"La famille est divisée en deux clans, ceux qui sont sympathiques, et les autres. C'est surtout avec les autres qu'elle voudrait voir mon action. Quant à la mère, elle est ambivalente, selon les jours et selon les membres des clans qu'elle rencontre: "Je vais réunir toute ma famille un bon soir, et vous allez venir leur parler, leur donner une conférence sur les handicapés." Je ne dis pas non tout de suite, mais l'expérience m'a démontré depuis longtemps, les avantages et les pièges que contiennent ces aventures pourtant instructives pour un gars qui fait mon métier. Je **ne relève pas le défi** et elle me traite de peureux. J'explique et elle me comprend. Je rencontrerai prochainement sa mère. Il me semble entendre le farceur de la famille me dire: "Comment pouvez-vous comprendre les handicapés étant donné que vous ne l'êtes pas?" Ce genre d'apostrophe indique clairement que, quoiqu'on dise, dise pas, fasse ou fasse pas, le dialogue devient impossible parce que de sourds. La chose m'est arrivée un soir alors que je parlais de délinquance...

Élise leur dit souvent: "Après tout, c'est pas vous qui êtes handicapés! Bon!" Elle n'aime pas sentir que son accident l'a fait vieillir plus vite que la moyenne des autres femmes de son âge. Elle a l'impression d'être vieille et jeune en même termes grand'mère le midi, écolière le soir, bébé le lendemain, ména-

gère la plupart du temps... Elle s'excuse de ses réactions d'immaturité. Je la console en lui rappelant celles qui relèvent de la plus haute sagesse. Ces contrastes font partie de l'indéniable attraction qu'elle exerce sur les autres: elle est puissamment consciente et elle en contrôle les effets avec bonne perspicacité.

"Quand je me suis vue assise pour le reste de mes jours, j'ai commencé par ne pas le croire, moi, avec mes jambes mortes accrochées à mon corps. J'entendais un gars dire l'autre jour: "J'aime mieux être quad qu'être amputé. Ce gars-là est fou, monsieur. Il ne se rend pas compte. C'est vrai que son accident remonte seulement à deux mois. De toutes façons, il n'a pas eu le temps de choisir." Elise raconte ce qui suit en riant: cela veut-il dire qu'elle a dépassé le cap de l'angoisse qui détruit? Elle a sans doute le potentiel pour sublimer, mais comment et pourquoi chercher à mesurer en pourcentage l'acceptation et la non-acceptation de certains événements tragiques?

"Le seul fait de penser que je ne pourrais plus aller dehors, ça me rendait maboule. Je vous le dis: l'hiver, le vent, la pluie, la neige, la glace et même le soleil sont les ennemis de la personne handicapée. Mais moi, je me suis acheté des bottes même si je ne peux plus geler des pieds. Je me suis acheté des tuques, des mitaines, des chandails et des combinaisons en laine du pays. Et amenez-en des hivers canadiens! Pour l'été, j'ai tout ce qu'il y a de plus court et de plus mini. Quand la mode reviendra, je serai la première à parader en monokini et même sans kini du tout... Quand je vois un handicapé s'encabaner dans sa cuisine, je me dis qu'il va mourir bientôt ! "

Quand Élise va magasiner, on est obligé de lui passer le bureau de la gérante pour les essayages, les cabines à cet effet étant très étroites. Élise se fait bien du plaisir avec toutes ces expériences surtout quand elle voit un commis bafouiller, s'énerver ou se faire remplacer comme s'il s'agissait de quelqu'un qui parle anglais ou japonais...

Élise ricane faiblement: "Au début, je me pensais finie Puis, j'ai réalisé que mes bras étaient bons et forts. Vivent les roues de ma chaise! J'en ris maintenant, mais dans le temps, j'ai passé de maudites journées bien longues où j'étais "down" en sacrifice ! "

Elle change de sujet et devient soucieuse: "Je me demande ce que je vais faire plus tard... Il va falloir me creuser le ciboulot pour me trouver un talent à développer. Il y a des cours, mais pas en théologie ou en catéchèse. Je laisse ça aux soeurs." Elle va commencer par s'abonner à une piscine où un moniteur spécial va lui montrer à nager en employant seulement ses bras: "Si ça peut être un beau jeune homme à mon goût. J'ai bien peur d'être avec d'autres handicapés! Ça, ça m'écoeure pas mal des fois..." Elle a envie d'aller au cinéma qui jusqu'à présent l'endort royalement, mais elle va prendre du café avant d'y entrer. Elle veut aller voir des pièces de théâtre et les lire avant, pour mieux comprendre et mieux apprécier. Elle a le potentiel pour sublimer, Élise.

Je laisse flotter la conversation: "Est-ce que c'est vrai qu'on va me couper ma pension quand on va me remettre le chèque des assurances? Oui? Je m'en doutais. Il paraît que la loi est bête: on permet aux handicapés une somme d'argent en banque qui ne dépasse pas quinze cents piastres. On leur permet une maison, mais dont la valeur ne dépasse pas vingt-cinq **mille piastres... Et quant à l'automobile... pas en haut de** deux mille dollars... J'aimerais ça qu'un député qui gagne quarante mille par année devienne paraplégique. Ouais! Je pense bien que je vais me trouver un taudis à quinze mille et une voiture mille neuf cents piastres... De toutes façons, je me casse la gueule dans cette "scrappe" et il ne me reste plus que la mort ou la quadriplégie!"

Je la laisse méditer à haute voix: "Je n'ai pas envie de devenir une thérapeute! Être une thérapeute, c'est dangereux pour les hommes... et c'est pas mieux pour les femmes... Heureusement qu'on les a les thérapeutes pour nous montrer à rouler seulement sur nos deux grandes roues. Vous avez bien ri de me voir faire l'autre jour. Ce n'est pas seulement pour le plaisir de danser et de faire de l'acrobatie... C'est nécessaire quand il y a une marche, une seule, à monter... Tu te lèves, tu avances les deux petites roues et tu les mets sur la marche. Puis tu pousses puis tu montes et tu n'as pas besoin de demander la charité à personne!"

Élise désire l'indépendance la plus complète. Ce n'est qu'en dernier ressort qu'elle acceptera, avec le sourire d'ailleurs

qu'elle a bien convaincant, un service: "D'autres aiment bien se faire servir. Moi, c'est le contraire. Je n'ai jamais aimé beaucoup **rendre service aux autres. Donc, je crois les autres comme moi.** Donc, pourquoi les embêter? Moi, je veux me servir moi-même, quand je le veux, à ma manière personnelle. Depuis que je suis en fauteuil roulant, c'est ça qui me contente le mieux!"

Quand je lui demande une suggestion de titre pour le livre où paraîtront son histoire et celles de bien d'autres, elle n'a pas hésité un instant comme si la réponse était prête depuis toujours: "J'en ai un nom pour votre livre: La Psychologie de la Colonne Vertébrale. "